

« Deux tangos pour toute une vie »

Solange Lévesque

Number 38, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27919ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, S. (1986). Review of [« Deux tangos pour toute une vie »]. *Jeu*, (38), 249–251.

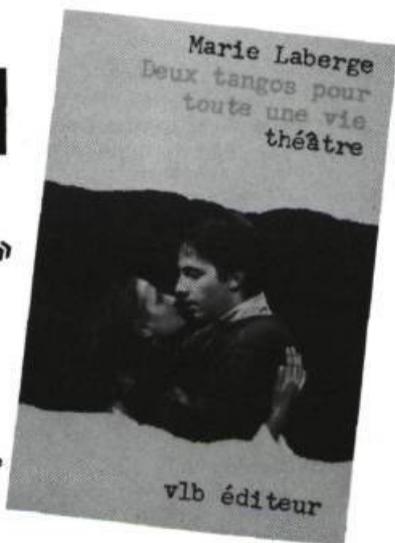
«deux tangos
pour toute
une vie»

Pièce en huit tableaux et un épilogue de Marie Laberge, Montréal, VLB Éditeur, 1985, 161 p., ill.

meditango

Cette oeuvre intimiste rend compte d'un moment dans la vie de Suzanne, trente-trois ans, infirmière et mise en congé de maladie pour trois semaines parce qu'elle était devenue trop angoissée à son travail. Par ricochet, la crise que traverse Suzanne se répercutera sur le couple qu'elle forme avec Pierre, un fonctionnaire d'un an plus jeune qu'elle.

La pièce se déroule dans la maison style «banlieue-moderne-presque-modeste»¹ qu'ils habitent depuis trois ans. Suzanne veut changer le décor de la chambre, Pierre n'en voit pas la nécessité. Voilà, dès la première page, une manifestation du conflit qui les oppose. Pendant ses semaines de repos, Suzanne reçoit la visite de sa mère Martine Langlais, ainsi que de Gilles, un collègue de son mari avec qui une liaison se noue. Ces personnages nous permettent d'entrevoir Suzanne parfois libre, plus souvent entravée, différente de ce qu'elle est avec Pierre, et de mesurer comment elle reproduit les mêmes automatismes avec l'amant et la mère, qu'elle aime de manière incomparable; elle se retrouve coupable, ou blessée, en tout cas dépendante et vide. La structure dramatique de la pièce suivrait le modèle de l'inversion; au début, Suzanne essaie d'ame-



ner Pierre à reconsidérer ses valeurs, à devenir plus exigeant concernant la qualité de leur relation; Pierre ne semble ni comprendre ni s'intéresser aux revendications de la jeune femme. Il vit au jour le jour, la routine et les petits bonheurs quotidiens lui suffisent. Survient Gilles, une bouffée d'air dans la grisaille de Suzanne; avec lui, elle redécouvre le plaisir et une sensualité mise en veilleuse par des années de monotonie conjugale.² Mais leur liaison sera brève, Gilles vient d'être engagé à Winnipeg. Bien que Pierre ignore tout de cet amour, son attitude commence à se modifier: il tente de s'approcher de Suzanne, il rêve de l'emmener en voyage dans le Sud; elle craint que quelque chose ne soit définitivement cassé entre eux. Les conversations de la mère avec sa fille nous permettent de découvrir d'où pourraient venir la culpabilité de Suzanne, ses difficultés à s'affirmer, à ne pas se laisser envahir par les désirs des autres, jusqu'à l'étouffement de ses propres désirs. Leurs discussions aveugles révèlent combien l'une et l'autre sont prisonnières de rôles (parental et filial) qui appartiennent au passé mais que la rencontre ranime.

2. Avec lui, elle danse aussi le tango sur une musique d'Astor Piazzola, d'où le titre de la pièce et le sous-titre de ce compte rendu: *Meditango*, qui est celui de la pièce musicale demandée par l'auteure.

1. Propose l'auteure, en liminaire au texte de la pièce.

Suzanne: J'me trouve jamais jusse, jamais correque, jamais fine. Ayez pas peur pour ça, maman, j'me sens assez coupable.

Martine: J'l'sais pas c'que t'as dans tête ma p'tite fille, mais j'vas t'dire une chose: la vie c'est d'même; pis moins y a d'émotions, mieux c'est, parce que moins y a d'problèmes. T'es trop émotive, c'est ça qu't'as. (p. 148)

Et plus loin:

Suzanne: J'pense que j'ai jusse appris à être fine, pis raisonnable, pis à faire c'qu'on attendait d'moi. [...] Chus jusse capable de «faire quelque chose pour quelqu'un», de prouver qu'je l'aime, mais chus pas capable d'aimer tout court. (p. 156)

Marie Laberge réussit à évoquer avec beaucoup de doigté la situation de la mère, coincée entre le souhait de voir sa fille heureuse et sa propre frustration, dont il est bien tentant de se soulager en blessant Suzanne. Comment comprendre pourquoi cette dernière, qui a tout pour être heureuse, comme lui serine sa mère, ne l'est pas, si on ne tient pas compte du chemin qu'ont parcouru les femmes (du Québec et d'ailleurs) non pas seulement dans les milieux dits «d'élite intellectuelle», mais dans les petits bungalows des petites banlieues où vivent des petits couples bien ordinaires, comme Pierre et Suzanne. Ce dont madame Langlais, évidemment, ne tient pas compte.

En épilogue, *Deux tangos...* nous montrent Suzanne enceinte, plusieurs mois plus tard; a-t-elle vraiment souhaité cette grossesse ou ne fait-elle, encore une fois, que se conformer à ce qu'elle croit que les autres attendent d'elle pour la considérer comme personne à part entière? On ne sait, mais pour la première fois, elle prend fermement position face à Pierre, quand

ce dernier commence déjà à décider des goûts d'un enfant qui n'a pas encore vu le jour. Pierre vient d'acheter un jouet, une petite brebis musicale:

Pierre: Ça r'semble à un tango, han, tu trouves-tu? Toi qui aimes tellement ça... Chus sûr que le P'tit va aimer ça aussi. Han? Comme toi.

Suzanne: (Elle regarde la brebis et écoute, triste tout à coup.) Je l'sais pas, Pierre. On va attendre de voir, o.k.? On va y laisser choisir si y aime ça, le tango. (Fin de la pièce, p. 161.)

La pièce se termine sur cet espoir, qu'au-delà des apparences, il y ait eu en Suzanne un changement profond. Quelles seront les conséquences de cette mutation sur le couple? Elles sont laissées à l'imagination du lecteur (et du spectateur). L'auteur a su résister à la tentation du *happy end*, tout autant qu'à celle d'une conclusion moraliste ou mélodramatique.

C'est un sujet banal, à première vue, que Marie Laberge explore dans *Deux Tangos pour toute une vie*: pas de coups de théâtre, ni de mise en scène recherchée, rien dans le décor proposé qui sorte d'un réalisme assez traditionnel. L'essentiel se joue ailleurs, dans l'exploration nuancée des écueils que pose à toute femme son émancipation par rapport à sa mère, d'abord, par rapport aux êtres qu'elle aime, ensuite. Comment sortir du rôle de victime indispensable? C'est-à-dire de victime qui fait l'économie de ses frustrations en devenant indispensable à l'autre. En se rapprochant de Gilles, Suzanne découvre vite qu'elle se place avec lui dans la même attente débilatante qui l'unit à Pierre. À cette délicate question du rôle que la femme peut jouer dans son asservissement s'en greffe une autre, qui y est reliée et qui n'est pas souvent abordée en dehors des poncifs créant un halo autour d'elle: la décision d'avoir ou non un enfant et les prémisses de cette décision, quelle qu'elle soit. L'enfant de ces deux prota-

gonistes viendra « triangulariser » leur rapport, leur donner l'occasion de découvrir d'autres formes de sensualité et, peut-être, de rompre le cordon ombilical qui les lie à leur passé. Nés après la guerre, Suzanne et Pierre ont l'âge de ceux qui ont voulu rompre brutalement avec le mode de vie et les valeurs de nombreuses générations précédentes. Comme les enfants de la Révolution tranquille, ils ont été exposés à des bouleversements sociaux et familiaux qu'ils ont peine à cerner. Déchiré entre un besoin de racines et un désir de ruptures, chacun est incapable de trouver dans son éducation des normes sur lesquelles s'appuyer, Suzanne en particulier n'a pas encore mis au point une optique acceptable pour elle, de ce qui touche la vie à deux. Quant à Pierre, il ne possède pas encore les données de la question.

Laberge ne défend pas de thèse, et aucun des personnages de la pièce ne correspond à ce qu'on appelle communément un « intellectuel »; il est cependant évident que Suzanne est traversée par les effets de tout le travail qui a été accompli récemment autour de la condition des femmes et de l'affranchissement de celles-ci; affranchissement évoqué implicitement ici non comme un refus du rôle maternel, mais comme une prise de position consciente à l'égard des valeurs qu'on veut transformer et de l'environnement émotif et mental qu'on souhaite offrir à la prochaine génération. Dans cette perspective, Suzanne a une longueur d'avance sur Pierre, qui ressemble parfois plus à Martine qu'à Suzanne elle-même!

Dans le système de valeurs traditionnel d'un milieu modeste, qui est celui de madame Langlais, la grossesse apparaît comme une solution aux crises des jeunes femmes. Il en va tout autrement dans la problématique posée par Laberge: ici commence une autre étape de l'évolution du personnage principal, qui sera pour Suzanne d'apprendre à s'accepter et à

s'aimer telle qu'elle est, indépendamment de ce que les autres pensent; de cesser de se sentir coupable d'être « trop » ceci ou cela; de prendre une distance par rapport aux réactions des gens qu'elle aime.

Traitée avec beaucoup d'humilité, de respect et de finesse, cette pièce utilise un vocabulaire quotidiennement québécois, qui est celui du milieu où les objets de culte servent encore à exprimer les frustrations et où le langage constitue plus un instrument qu'un fétiche esthétique. Le ton ne glisse jamais dans la morale ou le prosélytisme, pourtant la pièce montre que tout n'est ni gagné ni joué, qu'il faudra encore du temps pour que la réflexion amorcée par les femmes atteigne les hommes au point de modifier le système conjugal de manière concrète. Les personnages de Laberge ont toute l'épaisseur nécessaire pour que même à la lecture, nous soyons tenus en haleine jusqu'à la fin.

Deux Tangos pour toute une vie ont été créés à Québec en 1984; souhaitons que nous ayons bientôt le plaisir d'y assister à Montréal et ailleurs, car c'est une oeuvre d'une indéniable actualité.

solange lévesque